

Culture



Renaud SANTERRE, Céline MERCIER-TREMBLAY et le Centre National d'Éducation de Yaoundé, *La quête du savoir ; Essais pour une anthropologie de l'éducation camerounaise*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1982, 889 pages, bibliographie, \$ 30

Joan Ryan

Volume 4, numéro 2, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078280ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078280ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ryan, J. (1984). Compte rendu de [Renaud SANTERRE, Céline MERCIER-TREMBLAY et le Centre National d'Éducation de Yaoundé, *La quête du savoir ; Essais pour une anthropologie de l'éducation camerounaise*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1982, 889 pages, bibliographie, \$ 30]. *Culture*, 4(2), 78–81. <https://doi.org/10.7202/1078280ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ed in the weaving process itself and the income from weaving, detailed appendices are provided. It is not, however, a book for the casual reader. Extensive detailed description requires perhaps too careful reading for some very important points to emerge. One only wishes that these had been highlighted and made more salient for the less committed reader and thereby also more accessible to a broader audience. Notwithstanding this drawback, it is a book which, if one does read it, rewards one with nuggets of information that are thought provoking and offers a distinctly different view of Indian society and the potential for social change than one is likely to find elsewhere.

Ruth M. STONE, *Let the Inside Be Sweet. The Interpretation of Music Event among the Kpelle of Liberia*, Bloomington, Indiana University Press, 1982, 180 pages, US \$20.00 (cloth).

By Chet Creider
University of Western Ontario

The author's aim in this book is to bridge the gap between the perspectives of the 'sound-ethnomusicologist' and the 'behaviour-ethnomusicologist', i.e., between the work of scholars primarily interested in musical structure as abstracted from the cultural matrix in which it exists and the work of scholars interested primarily in the social conditions in which music takes form. The music of the Kpelle of Liberia seems to provide an ideal context for such an effort. The music is formally richly structured, yet a good case can be made for the claim that social factors are intimately involved with the formulation of the music.

Stone puts forth the concept of the musical event as an analytical unit that is at an appropriate level to permit a research endeavour encompassing both perspectives. The effort seems successful, and at the very least it has been clearly demonstrated that it is possible for a single scholar to acquire the necessary sociological and musicological skills to carry out a combined research effort.

The most interesting parts of Stone's work, however, lie not in the area of methodological innovation, but in the specifics of the analysis of Kpelle music. She argues that Kpelle music is conceptualized by the Kpelle in terms of a framework which treats time not as any of the familiar lineal, cyclical or spiral processions, but as a 'three-dimensional spatial construction'. The 'inside' of

the book's title refers to musical performance, and in addition to numerous usages attesting to the treatment of time as a closed interval (i.e., as unidimensional), there are usages involving terms meaning 'over', 'underneath', etc. Kpelle time and music is characterizable not in terms of a linear progression but as consisting of 'moments' or 'presents' (in the temporal sense) which may then be filled and expanded. This leads naturally to an aesthetic based on density of texture (suggesting comparison with the work of the ethnomusicologist Judith Becker on Javanese music).

There are only a few negative aspects to the presentation made in the book. Some of the argumentation is weak, e.g., Stone claims that the Kpelle consider their musical instruments as surrogate participants since they use body part names for parts of instruments. This is somewhat analogous to considering a river to be animal-like because it has a mouth. Many African languages make extensive use of body part terms in a variety of non-body contexts, but although the metaphors are available for resuscitation, I feel that in most cases they are dead. Thus, calling a window in a house an 'eye', does not give a house a face. The writing in the book does not often match the interest generated by the book's ideas. It is too often turgid, academic prose: 'the performer plans and creates music performance which is audited and experienced by other performers and event participants' (p. 7). A good editor would have enormously improved the pleasure given by reading the book. Finally, on the positive side, it should be noted that in a context (African ethnography) in which vernacular material is presented by most anthropologists in hopelessly primitive and inadequate transcriptions, all Kpelle utterances are given in a fully phonemic (including tone-marking) orthography.

Renaud SANTERRE, Céline MERCIER-TREMBLAY et le Centre National d'Éducation de Yaoundé, *La quête du savoir; Essais pour une anthropologie de l'éducation camerounaise*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1982, 889 pages, bibliographie, \$ 30.

Par Joan Ryan
Université de Calgary*

Ce volume impressionnant comprend 25 con-

* traduction française de Chantal Collard

tributions dont six camerounaises. Les autres proviennent de France, des États-Unis, du Québec, d'Algérie, d'Espagne et de Hollande. En regardant la provenance des auteurs on est frappé par la diversité des écoles, disciplines et intérêts qu'ils représentent: l'anthropologie, la linguistique, les mathématiques, la sociologie, les langues modernes, la géographie, l'histoire, la psychologie, la littérature et les langues africaines, et les sciences sociales. La plupart des auteurs sont des universitaires (rattachés aux universités de Yaoundé, Utrecht, Londres, Northwestern, Laval, Marquette et UQAM) ou sont affiliés à des organismes de recherche au Cameroun et au Québec. La diversité des équipes de recherche et leur dispersion géographique posent des problèmes en ce qui concerne la cohérence interne et l'objectif même de cette publication. Les articles individuels, reflétant les intérêts particuliers de chaque auteur, font ensemble quelque 900 pages. Comme tel donc, c'est un livre que l'on utilisera comme source majeure de référence, mais probablement pas comme manuel. Le contenu aurait pu être divisé en deux ou trois volumes pour un usage plus spécifique et précis — facteurs socio-politiques déterminant les politiques éducatives des Camerounais et pratiques éducatives comparées des Camerounais, par exemple—. Tel qu'il est, ce volume est difficile à manier et impossible à lire comme un tout. Techniquement, l'impression et la reliure sont de qualité pauvre, ce qui est une raison supplémentaire pour en restreindre l'usage. Ces critiques sont mineures cependant, étant donné la richesse de l'information et des idées contenues dans ce recueil. On peut féliciter les éditeurs pour avoir fait des résumés en anglais et en français des textes et avoir inclus quelques articles en anglais parmi les nombreux textes en français, rendant ainsi bilingue ce volume.

La préparation du livre a commencé en 1973. Les difficultés habituelles de coordination d'un si vaste projet — obtenir les manuscrits à temps, négocier au niveau international et résoudre tout problème d'édition associé à la publication d'un gros manuscrit — ont fait que l'ouvrage n'a été publié qu'en 1982.¹

À l'origine de ce livre sont les mutations des années 1960; l'indépendance, le besoin de repenser les vieilles formes de gouvernement, d'éducation et de socialisation pour les moderniser ont constitué alors la principale tâche sociale et politique des

Camerounais. Le processus de décolonisation et d'autodéfinition a été important; les expressions «apprendre à être ou à devenir» rendent bien compte de la tâche que les Camerounais ont rencontrée. En apprenant à être ou à devenir, on doit non seulement réexaminer les vieilles idées reçues, mythes, coutumes et pratiques, on doit aussi s'instruire, être économiquement viable dans l'économie mondiale, et sociologiquement innovatif. Aux dires des divers auteurs, il semble qu'au départ les chefs camerounais ont intégré et synthétisé les acquis des nombreux Africains qui avaient reçu une éducation européenne (française surtout) ou asiatique. Ces hommes avaient été exposés à différentes langues locales et européennes, et à travers elles aux idées internationales, aux modèles et aux structures de développement économique et d'éducation. Les Camerounais ont été prévoyants en établissant une politique qui maintenait leur contrôle sur la recherche et le développement dans leurs aires géographiques et en définissant des priorités comme leur participation locale à tout projet. La force de la présente publication découle de cette politique, et a permis l'interdisciplinarité des auteurs, une synthèse, une évaluation et des échanges d'idées entre les cultures. Ce type d'approche et ses résultats rendent cet ouvrage exceptionnel et précieux.

Ce livre est essentiellement une trilogie qui porte sur le savoir traditionnel, la tradition écrite et coranique et le savoir moderne. La partie sur le savoir traditionnel traite en gros de l'histoire orale dans son sens le plus vaste ou mieux de la transmission de la culture et du processus de socialisation. La partie sur la tradition écrite se centre de façon étroite sur l'école (alors que l'écriture ou l'éducation comme concepts plus larges nous auraient donné une bien meilleure compréhension des choses), et la partie sur la tradition coranique est un mélange des deux (histoire orale et écrite). Le livre se termine par une revue des contributions interdisciplinaires qui ont servi à façonner l'éducation camerounaise contemporaine et qui pourraient encore être utiles à l'ajustement des politiques et des pratiques éducatives au Cameroun.

Ce livre est rempli de descriptions ethnographiques portant sur l'histoire et l'organisation socio-politique camerounaises et sur l'impact fascinant des politiques linguistiques sur les décisions politiques en matière d'éducation. De telles situations ne sont pas particulières au Cameroun: on les rencontre au Québec, dans les colonies huttérites, dans les réserves indiennes du Canada et de tels exemples se trouvent aisément un peu partout dans le monde. Certains facteurs historiques comme le contrôle politique par une minorité blanche, l'éta-

1. Pour des raisons toutes légitimes et non reliées les unes aux autres, l'auteur de ce compte rendu a dû lui aussi retarder la parution de sa critique, et ceci à son grand regret.

blissement de missions (la missionnarisation) et l'oppression coloniale sont aussi bien connus d'autres groupes indigènes. Les matériaux ici présentés fournissent de bonnes données de base à une analyse ethnographique comparée.

LE SAVOIR TRADITIONNEL

Cette partie sur le savoir (et le savoir-faire) traditionnel des Camerounais est traitée par douze auteurs qui distinguent les processus techniques des processus ontologiques. Cette division rappelle maladroitement le vieux débat nature/culture, et même si l'on y traite de façon nouvelle ces deux questions, c'est d'une façon tout aussi insatisfaisante. Le problème réside plus dans la conceptualisation que dans l'exposé lui-même. Ces articles sont néanmoins stimulants dans le détail et essaient de répondre à certaines questions fondamentales. Le stade de l'adolescence par exemple, jusque là peu pris en considération dans les ouvrages traitant du cycle vital des groupes indigènes, est présenté comme une innovation dans les cultures camerounaises, innovation due à la disparition des cérémonies d'initiation. Ceci pourrait constituer une explication intéressante, si l'absence de rites d'initiation n'était pas un phénomène aussi répandu, caractéristique de presque tous les groupes humains. Cette conception (présence/absence de rites) ne répond pas non plus à la question du développement psychobiologique en tant que réaction à des processus environnementaux et culturels. En d'autres termes, certaines explications théoriques traditionnelles sont données pour expliquer des conduites innovatrices camerounaises et ceci est décevant. Les études de cas qui soulignent la dysfonction de l'éducation formelle et son impact sur le processus de socialisation local et les relations intergénérationnelles sont bien documentées et analysées. La différence entre sociétés traditionnelles et sociétés en changement est bien décrite dans les différents articles, et en se basant sur ces données le lecteur peut tirer lui-même ses propres explications et conclusions.

LE SAVOIR CORANIQUE

Cette partie répond à un besoin de recherche concernant «cette forme d'éducation exemplaire que l'on trouve dans les pays d'islam arabe, mais aussi en Afrique noire musulmane». Comme *méthodologie*, ce mélange d'ancien et de nouveau semble riche de promesses pour l'Afrique et pour beaucoup d'autres systèmes indigènes d'éducation. Le choix de la langue d'instruction complique la finalisation de ce processus mixte d'enseignement écrit et oral des traditions et des innovations. Santerre souligne très justement les problèmes

associés à tout système qui philosophiquement cherche à préserver un statut culturel tout en essayant de répondre à des problèmes d'adaptation aux nouvelles demandes économiques, et à des problèmes d'alphabétisation et de décolonisation. Les quatre articles de Santerre (constituant la seule perspective donnée ici) sont bien faits, et bien que des paradoxes demeurent, ils valent la peine d'être pris en considération. La méthode (orale) et la perspective (favoriser la croissance personnelle sans éliminer les différences individuelles) sont celles qui agréent actuellement à beaucoup de groupes indigènes du Canada, et plus encore à des groupes indigènes qui obtiennent l'indépendance. L'étude du processus lui-même, avec ses succès et insuccès, requiert l'examen minutieux et scrupuleux qu'en fait Santerre. La méthode coranique d'apprentissage a l'avantage de construire à partir de compétences existantes (écoute, apprentissage, mémoire) et, en ce sens, elle compléterait bien le système d'éducation technologique (visuelle et programmée) et l'usage de l'ordinateur que nous adoptons volontiers.

LE SAVOIR MODERNE

Cette partie relève un défi, étant donné la connaissance multidisciplinaire des Camerounais, celui d'introduire une nouvelle institution soit une éducation *nationale* moderne efficace. Les auteurs essaient de relever ce défi en synthétisant des perspectives et des techniques multiples pour répondre au changement social, à l'évolution culturelle et au désir d'indépendance politique. Dans la discussion sur l'école comme institution et donc comme modèle à la fois de cohérence sociale et de conflit local, il est décourageant de relever (dans l'article de Mercier-Tremblay) que les filles du Nord-Cameroun «dessinent un monde féminin qui recoupe presque entièrement le monde familial et traditionnel alors que les garçons favorisent les représentations d'ordre public professionnel et moderne». Cette différenciation sexuelle n'est pas présentée comme un «problème» mais comme un fait, et on peut se demander si la «diversité» (qui est si caractéristique de la société camerounaise) a été adéquatement étudiée. Si la diversité était définie comme «force» plutôt que comme «difficulté», elle pourrait bien constituer la base dont les Camerounais ont besoin pour innover dans la conceptualisation de leur futur. Actuellement le système d'éducation est duel et il existe deux langues «officielles» dans un pays qui en compte par ailleurs une centaine d'autres. En prenant en compte la diversité linguistique seule, les chercheurs d'Europe et d'Amérique du Nord ont peut-être oublié les poli-

tiques linguistiques de leurs propres pays, leurs héritages religieux et les difficultés qu'ont rencontrés leurs ancêtres quand ils ont été soumis à un processus d'homogénéisation. Au Canada, les exemples abondent et nous n'avons eu guère de succès dans l'élaboration de systèmes éducationnels qui respectent les cultures traditionnelles, les religions et les langues des groupes minoritaires et leur donnent aussi une base et une langue commune permettant l'accès de tous aux acquis de la technologie et des sciences exactes et sociales. L'expérience personnelle des chercheurs bilingues leur a sans doute donné plus de perspicacité, mais a peut-être obscurci leur vision quant à la possibilité d'une éducation future qui à la fois soit adaptative et respecte les cultures locales.

L'inclusion de la critique de Mbala Owana, un sociologue camerounais, est rafraîchissante et nous donne une autre vue des choses, ce qui est important. Il aurait été plus efficace d'avoir fait ceci à la fin de chaque partie, plutôt que dans ce seul article. Cette critique reprend l'argument habituel de la stratification socio-ethnique des théories africanistes en sciences sociales et rappelle que la perception des «gens de la place» diffère substantiellement de celle des chercheurs, même s'ils partagent une certaine éducation et certaines perceptions.

RÉSUMÉ

Si beaucoup d'articles sont fascinants, certains auraient pu être condensés et quelques-uns auraient pu paraître ailleurs de façon plus appropriée. Ce livre est écrasant par l'étendue du champ qu'il couvre. Les données, la bibliographie et les descriptions restent néanmoins des sources valables d'information et de comparaison avec d'autres groupes. Il aurait été utile que les éditeurs intègrent mieux les parties et en fassent l'analyse de façon plus extensive afin de donner plus de cohérence à l'ouvrage et de dégager des thèmes majeurs. Les éditeurs doivent néanmoins être félicités pour avoir procuré cette ressource énorme aux Camerounais. Ce livre sera utile à beaucoup de chercheurs en sciences sociales et à des éducateurs travaillant n'importe où dans le monde avec des groupes indigènes. Une fois de plus, notre humanité de base et l'universalité de nos sentiments, pensées et perceptions ont été confirmées. Nous sommes tous uniques, mais néanmoins point tellement différents!

Gary CALDWELL, Eric WADDELL (éds.), *Les anglophones du Québec — De majoritaires à minoritaires*, Québec, I.Q.R.C., 1982, 479 pages. **MIGRATIONS ET COMMUNAUTÉS CULTURELLES**, *Questions de Culture 2*, Québec, Leméac, 1982, 158 pages.

Par Françoise Morin
Université de Toulouse-Le Mirail

Durant les vingt cinq dernières années, les relations entre francophones et anglophones au Québec ont été si profondément bouleversées que les fondements mêmes de l'identité de ceux qui se considéraient « Canadiens anglais » ont été remis en question. Au sein d'un Québec français aux frontières mal définies et qui n'était que le prolongement d'un Canada anglais, les anglophones assumaient leur rôle de minorité majoritaire sans pour autant se considérer comme entité distincte. Dominants, tant au niveau politique qu'économique et culturel, les anglophones n'avaient d'ailleurs aucune nécessité de se définir. Devenus dans les deux dernières décennies minorité provinciale dans le cadre d'un Québec francophone et géopolitiquement unifié, les anglophones n'ont aujourd'hui qu'une alternative: soit contester le mouvement d'affirmation politique et culturel des francophones en refusant toute modification des rapports entre les deux groupes linguistiques, soit l'accepter. Et dans ce cas deux réactions sont possibles: partir, quitter le territoire québécois, ou bien rester et se redéfinir comme Québécois anglophone. Si ces différentes attitudes ont cours dans le Québec anglais, la dernière est celle qui semble poser le plus de problèmes car elle suppose que les anglophones remettent en question leur identité ethnique collective. Mais qui sont-ils? Constituent-ils un groupe ethnique ou une communauté linguistique? Quel rôle peuvent-ils jouer comme minorité anglophone dans ce nouveau Québec? Comment faire émerger une conscience historique anglophone? Ces questions sont celles que se sont posés des membres du Comité Anglo-Québec en Mutation qui, pour pallier le manque d'information sur les anglophones et l'absence de tradition d'études anglo-québécoises, ont voulu faire un livre qui servirait d'outil pour reformuler les aspirations et l'identité collective des anglophones, mais aussi de tribune pour ceux qui ont joué un rôle important au Québec dans ces dix dernières années pour que cette prise de conscience se produise. Publié par l'Institut Québécois de Recherche sur la Culture en 1982 sous le titre *Les anglophones du Québec — De majoritaires à minoritaires*, cet ouvrage réunit sous la direction de Gary